



LE CRICRI



LE TEMPS

C'est du temps, Lorenzo, de l'art d'en faire usage
 Que je te veux parler et pour ton avantage.
 Que de te captiver je goûte le bonheur!
 Puissent mes chants trouver le chemin de ton cœur
 Et porter dans ton âme un trouble salutaire!
 Je me consolerais sachant t'être prospère;
 Je verrai des rayons s'étendre et s'entr'ouvrir
 Et la nuit où je suis par leur jour s'éclaircir,
 Et ce sera dès lors grâce à ma souffrance
 Que j'aurai, triomphant, ma gloire et ma puissance
 Je veux pour te charmer en tes sensations
 Offrir des vérités à tes réflexions.
 Je les puise au tombeau de mon ami Philandre.
 Quelle noble éloquence est pour moi dans sa cendre!
 Conversons avec elle. En son silence affreux
 Combien elle m'instruit, doux flambeau pour mes yeux

Tu prétends regretter Philandre, mais ta vie,
 D'accord avec tes pleurs source indigne d'envie,
 Prouve-t-elle, réponds! ton affirmation?
 Paraître sur les morts tout plein d'affliction,
 C'est embrasser de vivre une noble manière
 Conforme à des mourants la volonté dernière.
 Alors qu'on s'entretient de plusieurs vols récents,
 L'avare tremble, oyant ces récits menaçants,
 Pour son or qu'il en prise encore davantage,
 Et combien du sommeil repoussant l'avantage,
 On voit à le garder redoubler sa fureur.
 Toi, mortel qui connais la leçon du malheur
 De tant de gens à qui l'existence est ravie,
 Conserve à l'avenir bien plus d'économie
 De ces jours, dont le ciel les a dépossédés,
 Et qui te sont encor par le ciel accordés.

Le temps, ce bien immense aux trésors préférable,
 Est pour l'ingrat mortel un fardeau qui l'accable.
 En cœur indifférent l'homme reçoit ses jours;
 Sans qu'il en tienne compte ils poursuivent leur cours;
 Il les dissipe enfin sans acquitter la dette,
 Que son âme aux vertus à tout jamais a faite.
 Mortel, tu ne sais pas ce que vaut un instant,
 Va donc t'en informer à quelque homme expirant.

La jeunesse n'a pas tant de jours d'existence
 Qu'elle ne s'imagine, ô honteuse démenche!
 Et la mort à sa porte épie incessamment
 L'instant de la jeter dans son gouffre béant,
 Pour l'acquit du tribut, dette qu'à sa naissance
 A ne pas contracter faillit son impuissance
 Avec les intérêts constamment amassés
 Par de stériles jours, par des jours insensés.
 Prodiguons tout hormis le temps. Soyons-en même
 Par amour du devoir d'une avarice extrême,
 Et ne donnons jamais enfin aucun moment
 Sans en toucher le prix par un bonheur constant,
 Comme pour un trésor et le sang de nos veines.
 Ne souffrons jamais, fût-ce au prix de mille peines,
 Qu'aucun d'entre nos jours ne passe sans avoir
 Des vertus de nos cœurs encor grossi l'avoir!

Depuis si peu de temps je ne vois plus la tombe,
 Ouverte devant moi pour que mon corps y tombe,
 Ne percevant dans l'âme au sein de ma douleur
 Que le désir de vivre et de mourir l'horreur.
 C'est grâce au secours, Méad, de ta science,
 Que je poursuis du temps ma longue jouissance.
 Pour tous ces jours encor dont tu me fais présent,
 Que ne puis-je en retour, le cœur reconnaissant,
 Récompenser ton art d'une gloire éternelle!
 Ah! que n'ai-je un esprit comparable à mon zèle
 Pour m'acquitter ainsi, mon désir incessant!
 Dieu dénie à mes vœux ce bonheur consolant.
 Combien ma muse est faible et toute languissante!
 Daigne agréer pourtant le vœu, quoique impuissant,
 Du vieillard devenu si débile à présent.
 Oui; ma reconnaissance est cependant brûlante,
 Alors que ma pensée est glacée et mourante
 Sous le fardeau de l'âge, ô sujet de tourment!

Oui; la nature tient sous nos yeux constamment
 Une école, où surtout s'instruit l'espèce humaine.
 L'emploi du temps est là sa leçon souveraine.
 Nous mourons chaque soir, renaissions tout matin,
 Et chaque jour avons autre et nouveau destin
 Sans nous apercevoir de cette différence.
 Nous confondons enfin, esprits sans clairvoyance,
 Le jour qui vient de naître avec le précédent.

Comme jamais deux fois aucun être vivant
Dans la même eau d'un fleuve à nager ne s'agite,
Aucun mortel deux fois ne s'éveille de suite
Dans la même existence, et le fleuve des jours
Sans paraître changer coule en changeant toujours.

Nous voyons sans la voir cette immense affluence
Des ondes et des jours, qui vont sans surséance
S'abîmer tour à tour pour d'éternels instants
Dans l'océan des mers, dans l'océan du temps.
Tout occupé de jeux, dont l'agrément le charme,
Entraîné par les flots, sans soucis, sans alarme,
L'homme ferme les yeux, multipliant ses pas
Au chemin si battu qui conduit au trépas.
Soudain l'écueil caché sort des ondes grondantes,
Surgit au yeux du sein des vagues blanchissantes.
O désespoir alors ! la barque tout à coup
Eclate, se fracasse et disparaît d'un coup !

Les temps ont assez vu de philosophes naître,
Qui sur le prix du temps ont raisonné peut-être,
En ont recommandé l'usage, ô soin touchant !
Mais que le sage humain, qui sait éminemment
Apprécier une heure et lui faire produire
Sa plus grande valeur, est plein d'un noble empire !
Il fut pourtant un roi, qui du royal séjour,
S'écria désolé : « J'ai perdu tout ce jour ! »
Oh ! quand même son front n'eût pas ceint la couronne,
De l'univers entier il méritait le trône.

Il a parlé, fermant l'âme à la passion,
Comme au fond de nos cœurs la voix de la raison
Qui crie incessamment que tout, tout ce qui passe
Vaut une éternité, jamais ne se remplace,
Et que c'est dans nos mains un fécond instrument
Et du bien et du mal agent omnipotent.
Il nous appartient seul de nos biens périssables ;
Les autres sont soumis aux hasards commutables.
L'âme esclave des sens juge du temps comme eux.
C'est un néant pour elle ainsi que pour nos yeux,
Qui ne peuvent le voir et toutes ces mains vaines !...
S'efforçant d'y toucher elles perdraient leurs peines.

Laissons nos jours perdus. Quel prix exorbitant
Pour en perdre le reste on paie incessamment,
Et le perdant, hélas ! pour quelques bagatelles,
Oh ! qu'il est dans nos jours des lacunes cruelles !
La nature offre aux yeux cet exemple imposant
De ne perdre jamais un seul instant. Comme elle
Actif, laborieux, plein du plus noble zèle,
L'homme de bien jouit de doux plaisirs constants.
Jamais cet homme heureux n'est surpris par le temps
Sans que la vertu même en ses desseins respire.
Alors qu'il s'abandonne enfin à son empire,
Elle enrichit toujours ses fugitifs instants.
Sur elle pour tribut prélevant l'opulence,
Il n'a jamais sans fin un pouvoir imposant
Pour faire tout le bien son désir incessant.
Mais n'importe, avant tout homme de conscience,
Il désire ce bien et le fait en effet.
La ferme volonté remplace et vaut le fait :

Personne ne répond jamais de l'impuissance.
Sa générosité n'en est pas moins immense,
Quoiqu'il n'ait rien donné. Les actes vertueux
Seront toujours bornés en dépit de nos vœux,
Mais en la volonté profonde en l'âme humain
La vertu ne subit ni contrainte ni gêne.
Là, son noble pouvoir est tout indépendant
Et vaste comme l'âme en le sien si charmant.
Rien ne gêne jamais l'âme ou ne la resserre !
Mortel, de la vertu suis la règle sévère :
Tes pensers sont ouïs de l'Être Tout-Puissant.

Où pourrai-je trouver ce maître bienfaisant ?
Ange, enseignez-moi dans quel endroit il trône :
Vous le savez, vous dont la foule l'entourne.
Ah ! quand donc de son front verrai-je les appas ?
Pourrai-je distinguer la trace de ses pas,
A la foule des fleurs qu'il fait sans cesse éclore ?
Faites-moi voir ce roi que tant d'éclat décore,
Ce monarque absolu de tout indépendant,
Qui sourit au passé d'un air si triomphant.

Nous dont si vite, hélas ! des heures l'affluence
Ravage incessamment et détruit l'existence,
Notre erreur dissipant le trésor de nos jours ;
Nos loisirs sont par nous maudits, maudits toujours
Comme étant une peine extrême, insupportable.
Nous croyons que du temps le char incommutable
Reste même immobile, et des jours malfaisant,
Nous laisse traîner seuls le fardeau si pesant.
L'imagination sans cesse se tourmente
Pour activer du temps la marche aux yeux si lente,
Et pour nous délivrer de nous rapidement.
Que d'or épuisons-nous pour jouir vainement !
Victimes de l'erreur, ô destin si contraire
Evitant nos pensers comme un tyran sévère,
Nous élevons nos cris dans notre indigne ardeur,
Et contre la nature et contre son auteur.
Nous osons l'accuser de nous donner la vie,
Dispensateur avare et plein d'antipathie.
Que le trépas souvent appelé par nos vœux,
Un jour, inattendu, s'offre devant nos yeux,
Pour nos besoins alors bienfaiteur secourable,
Oh ! nous le repoussons, il nous semble effroyable.
En même temps les ans, les siècles et les jours,
Se pressent dans l'abîme allant sombrer toujours.
Le passé ne paraît qu'un instant à notre âme.
Quand le temps vient à nous, oh ! quel injuste blâme !
Il nous semble un vieillard sous le fardeau des ans,
Dans l'extrême lenteur de ses pas languissants.
Ses ailes de nos yeux ne sont pas aperçues.
Voyez-le tout à coup les ailes étendues,
Fuir dès qu'il nous atteint encor plus promptement
Que le souffle excessif du plus rapide vent,
Mais sans par aucun bruit signaler sa présence.
Oh ! qu'il est loin de nous !... Déjà l'homme interdit
Le poursuit de ses cris et de cœur le maudit,
Dans son profond chagrin de sa vitesse immense.
Par quel malheur, hélas ! faut-il voir le présent,
Faut-il voir le passé dans un pareil tourment ?

Pourquoi voir sans plaisir le trépas ou la vie ?
Pourquoi voir nos jours vains tout indignes d'envie,
Et pourquoi des cachots l'horreur semble à nos yeux
Bien moins que l'ennui même un supplice odieux ?

N'imputons qu'à nous seuls tous nos actes étranges.

Oh ! qu'en tout la nature est digne de louanges.

La nature n'est pas avare de nos jours,

Et nous en sommes nous si prodigues toujours.

C'est une loi de Dieu fatalement suivie

Que dans l'abus du temps s'écoulant notre vie,

Ce soit là pour nos cœurs des sujets de tourment.

Dieu fit de son emploi dépendre l'agrément.

A l'ennui du travail courons d'un cœur avide,

Sans que l'âme jamais s'effraie et s'intimide.

Jamais le doux repos n'est dans l'inaction ;

Le travail est des jours la consolation.

On doit s'en imposer un noble, un volontaire,

Sous peine de rester dans un destin contraire.

L'âme se réjouit dans l'occupation,

Et dans l'oisiveté renaît l'affliction.

On tient du travail seul les jours pleins de délice.

Choisissons dans la vie ou plaisir ou supplice.

Dans ce lointain obscur, dont une éternité

A même préparé d'avance la beauté,

Lorsque Dieu féconda le néant pour produire,

Qu'il créa l'Univers que tout esprit admire,

Qu'il fit briller enfin des astres si nombreux,

Pour marquer la durée instruments merveilleux,

Le temps, le temps naquit et parmi nous prit place,

De l'immortalité lancé parmi l'espace.

Il commença dès lors de marcher pour toujours,

Entraînant avec lui les heures et les jours,

Les siècles et les ans. Infatigable même

Et vers l'éternité courant incessamment,

On ne le verra plus reposer qu'au moment

Que selon les arrêts de l'Arbitre suprême,

Tout se doit engloutir dans le cahos extrême,

Dont la voix du Très-Haut soudain l'a fait sortir.

Jusqu'au jour si lointain de ce triste avenir,

L'Eternel lui prescrit de poursuivre sans cesse

De son vol régulier l'excessive vitesse,

Ainsi que la tempête et tout astre et les flots,

Sans l'agrément de l'homme et sans aucun repos.

Téméraire à son aide appelant son courage,

L'homme veut-il tenter l'impraticable ouvrage

De ralentir du temps le cours impétueux,

Entraînant vers la mort ce qui vit sous les cieux,

Veut-il jouir du temps avant qu'il se consume,

Et de le regretter éviter l'amertume :

Que son cœur le consacre aux vertus constamment !

L'insensible à sa fuite est l'homme méritant.

Cet homme ne se plaint du temps ni de la vie,

Ni même de la mort si crainte et si honnie.

Avecque la nature il marche plein d'appas,

En conservant au mieux toujours le même pas.

Mais le mortel qui perd ses jours avec démence

S'oppose à l'Eternel et se fait violence.

Ses imprudents efforts lui dépravent le cœur ;

Il s'élève en son sein un combat plein d'horreur ;

De mille passions son esprit se déchire.

Ses vœux contre ses vœux luttent, se font maudire.

Des ans toujours prodigue et des jours amoureux,

On repousse le temps loin de soi, soucieux,

En le pressant, hélas ! de nous fuir au plus vite.

Puis de le rappeler aussitôt on médite.

Vous recherchez, mortels, et fuyez le trépas.

Pareils à deux époux envers eux sans appas,

L'âme et le corps humains se querellent ensemble,

Alors qu'une union intime les rassemble.

Faut-il se séparer, ils désespèrent fort !

Du frivole mortel voilà quel est le sort :

Il fuit l'ennui. Ce monstre à tous ses pas s'attache,

Tant que durent ses jours le poursuit sans relâche !

Voyez ces élégants petits-maitres, humains

Frêles, efféminés, sans absolus desseins,

Des plus charmants à voir, aux façons séduisantes,

Habillés des couleurs les plus éblouissantes.

Ils seraient accablés des plus légers fardeaux,

Auraient la main blessée à tenir des fuseaux.

C'est même un lourd fardeau pour eux que l'existence.

Sans leurs plaisirs, futile et vaine jouissance,

Leur cœur défaillirait. Tant que dure le jour

On les voit, comme au sein d'un doux et beau séjour,

Ces insectes légers et brillants dont l'adresse

Aux rayons du printemps joue et s'ébat sans cesse.

C'est pour eux que le ciel, prodigue de clarté,

Verse à flots sa lumière en nos beaux jours d'été ;

Que des roses au loin l'hiver doivent éclore.

Le zéphyr, s'il ne veut que leur cœur ne l'abhorre,

Le zéphyr doit dans l'air entretenir toujours

Un souffle caressant, doux charme de nos jours.

Des deux mondes pour eux quels parfums délectables !

Quels sucs exquis ! quels chants à l'ouïe admirables !

Quels brillants tissus faits par d'étrangères aïns !...

Il leur faut des appas variés, souverains

Des penses toujours neufs, de fraîche jouissance,

Pour leur venir en aide à traîner l'existence

Un jour entier pour eux d'excessive longueur.

Hommes encore enfants et bercés par l'erreur,

Songez-vous que vos cœurs font un indigne usage

De l'âme, ce trésor éternel avantage ;

Qu'en un jour de combat vous prenez des hochets,

Qu'un fol amusement est seul dans vos souhaits

Et qu'à vos yeux enfin s'amuser c'est la vie.

Mais mourir, répondez ! est-ce encor votre envie ;

Et de quelle façon passerez-vous le temps,

Alors qu'au lit de mort vous serez expirants,

Tout n'étant plus pour vous que triste et déplorable ;

Alors que vous verrez votre mal incurable,

Et vos esprits glacés, ô moments pleins d'horreur !

Abandonnant la vie et son charme trompeur ?

Tous les objets alors fuiront de votre vue

Aussi rapidement qu'à travers l'étendue

Les cités et leurs tours s'éloignent du vaisseau,

Qui lève l'ancre et part à la merci de l'eau ;

Puis bientôt au lointain entraîné par l'orage,

Est soudain menacé de sa terrible rage.

Où se perpétueront alors ces futils jeux ?
Ces grandeurs désormais si vaines à vos yeux ?
Où serez-vous aussi?... Mon erreur est extrême!...
Alors qu'aura pour vous sonné l'heure suprême,
Vous serez au milieu d'un public élégant,
Couverts d'un drap funèbre aux yeux resplendissant,
En un tombeau de marbre aux superbes colonnes
D'un charme décevant aux vivantes personnes.
Ah ! ciel ! si les mortels sont encore plus vains
Dans l'ombre du tombeau qu'avecque les humains,
Se faut-il étonner des vanités hostiles,
De l'éclat de la vie à nos regards débiles ?

Es-tu près, Lorenzo, du terme de tes pas ?
Devant tes yeux, réponds ! la mort n'est-elle pas
Voulant jusque sur toi propager son empire ?
Où sont tous ces instants dont l'aimable sourire
Promettait à ton cœur tant de charmes?... Ils ont
Couru se perdre en foule en ce gouffre profond.
Que peut-il te servir que leur immense nombre
De renom, en mourant, lègue à tes vœux une ombre,
A leur exemple aussi près de s'évanouir ?
Il ne te reste plus et c'est de quoi frémir
Que d'informes tableaux et sans traits et sans teintes,
Choses pour t'affliger dans ta mémoire empreintes.
Tout ce que le destin te laisse de moments,
Tout sans exception est sur le char du temps.
Ah ! ciel ! comme ils vont fuir ensemble avec vitesse !
Vois, vois, combien leur vol est rapide sans cesse !
Que bientôt le soleil disparaîtra des airs
Et l'on ne verra plus trace de l'Univers !

Eh ! pour nous effrayer faut-il que le tonnerre
Sous nos pieds tout à coup fasse frémir la terre ;
Qu'un cœur soit arraché des étreintes d'un cœur ;
Que sur un ami mort on pleure de douleur?...
Chaque cadran qui s'offre à nos yeux fait comprendre
Quel sort, quel avenir tout homme doit attendre.
Il nous tient ce langage en notre intimité :
« Tu vas voir, ô mortel, finir ta royauté :
Tant qu'elle dure, elle est bien plus que l'ombre vaine ! »
Et l'on pâlit saisi d'une crainte soudaine.
Avec l'Assyrien n'exclamerons-nous pas :
« Comment descendrons-nous dans l'ombre du trépas ! »
De la mort en son sein n'a-t-on pas la semence ?
Le serpent se nourrit grâce à notre substance,
Et le cruel attend qu'il devienne assez fort
Pour pouvoir réussir à nous donner la mort.

Le soleil de la vie est la juste mesure,
Et c'est l'image enfin fidèle, la plus sûre,
Quoique sans mouvements apparents à nos yeux,
D'un point du temps à l'autre. Ainsi hâtent tous deux,
Le soleil et le temps, leur fuite imperceptible,
Mais qui pour la raison est flagrante, ostensible !

Oui, l'erreur nous maîtrise avec tant de pouvoir ;
Nous nous laissons avec tant d'aise décevoir
Par toute passion et par sa flatterie,

Que la fuite du temps est rarement sentie.
Le temps court si léger au-dessus des humains,
Ne les réveillant pas de leurs rêves si vains,
Les laissant dans la fange et dans l'ignominie.
Nous n'estimons, hélas ! le nombre de nos ans
Que par calculs et non par nos bons sentiments.
A peine croyons-nous courbés sous la vieillesse,
Être vraiment vieillis. Pour peu que l'hiver laisse
Reluire par pitié quelques jours éclatants,
On croit jouir encor de plaisirs du printemps ;
Notre gaité revit encore d'espérance.
Quand notre âge devient l'âge de décadence,
Chacun tombe en erreur sur son nombre de jours,
Sur le temps de sa vie, et le sage toujours
Se met aussi lui-même en retard avec elle.
Combien, ô Wilmington, dans ton erreur cruelle
Tu te fais devancer par le soleil, marchant
En arrière avec lui dans ton esprit méchant.
Chaque jour de la vie est un jour d'espérance ;
Cette erreur en nos seins est bien la plus intense :
C'est enfin un surcroît à toutes nos erreurs.

S'il est sage, l'humain trouve mille douceurs
S'entretenant avec ses jours. Son cœur les presse
De lui communiquer, tant cela l'intéresse,
Ce qu'ils ont dû de lui dire au Dieu Tout-puissant.
Leur reproche devient ensuite et lentement
Ce que nous décorons du nom d'expérience.
Vieillard, elle te crie avecque persistance
Que tout n'est, à vrai dire, ici bas que néant ;
Que plus on a le cœur rempli de jouissance
Et plus l'orgueil, hélas ! en est tout désolant ;
Que le plaisir détrompe enfin de sa chimère.
Instruit par ces leçons d'une vive lumière,
Et par tes cheveux blancs, désenchante ton cœur ;
Pense à l'éternité jaloux de ton bonheur ;
Découvre en l'avenir avecque clairvoyance
Un séjour que revêt plus de magnificence.

Ce monde, où du plaisir nous berce enfin l'erreur,
Qu'est-il vraiment?... De deuil un séjour plein d'horreur,
Tout chargé de lambeaux et de tristes emblèmes,
Dont la mort le garnit en ses rigueurs extrêmes !
Au midi de nos jours la mort dans le tombeau
Nous jette avec nos vœux comme un léger fardeau.

Que l'homme est insensible au temps qui fuit rapide !
La mort accourt ; le glas retentit dans le vide,
L'éternité menace ; immense mouvement !
Tout fait effort, hélas ! contre nous alarmant.
Tout être, en avançant vers la fin de sa vie,
Rappelle que la nôtre est près d'être finie,
Tandis que nous dormons le cœur indifférent,
Méprisant, insensés ! cet avertissement.

Homme insensé pour qui l'aspect est si perfide,
Perdre le temps, c'est bien commettre un suicide !

E. YOUNG.



NARCISSE

Délivré tout à coup des rêves insensés,
Où le sommeil vainqueur égarait mes pensers,
Je me réveille encore et pourtant la lumière,
Nulle ombre de clarté ne frappe ma paupière.
La raison revient luire en mes sens malheureux ;
Hélas ! c'est pour pleurer que je rouvre les yeux :
L'amant tout plein de joie, ivre enfin d'espérance,
L'amant au fond du cœur brûlant d'impatience,
Court, vole au rendez-vous où son amante attend.
Ponctuel comme lui, j'arrive exactement
Au rendez-vous tout autre où m'attend la souffrance.
Voici l'heure où toujours nous sommes en présence,
Où mes tourments et moi nous nous entretenons,
Rouvrant encor mon cœur à tant d'afflictions.

Lune, divinité dans ta magnificence,
Reine, reine suprême en ce temps de silence,
Pour seconder mes vœux de ton trône descends,
Et viens du sein des airs, viens inspirer mes chants.
Noble sœur du soleil si puissante, si belle,
Des sphères tu conduis la marche solennelle.
Quelle harmonie auguste en tous leurs mouvements !
Jamais elle n'arrive à nulle oreille humaine.
Daigne en un songe heureux d'une façon soudaine,
Daigne m'en répéter les concerts ravissants,
Et que le charme enfin en passe en mes accents.

Déjà je sens, je sens avec mélancolie
Régner ton influence en mon âme attendrie.
Mon sujet t'est bien cher : je pleure une beauté
Si modeste, d'un port tout plein de majesté,
Si noble comme toi, si touchante. O supplice :
Je crois te voir navrée et pâle, ô ma Narcisse,
Et t'ouïr dire, hélas ! d'un air tout attristé :
« Ma jeunesse, mes plus aimables espérances,
Tout n'est plus maintenant qu'en des ombres immenses. »
Jamais plus épaisse ombre, hélas ! ne s'éleva
Du tombeau de Philandre, et ne m'enveloppa
Au sein d'un tourbillon de vapeurs plus mortelles.
O chaîne de malheurs, d'afflictions cruelles,
Qui me viennent, hélas ! par essaims si nombreux,
Jalouses de se suivre en dépit de mes vœux.
A peine pour Philandre a-t-on fermé la tombe
Qu'elle se rouvre vite et ma Narcisse y tombe !
Déplorant tout en pleurs le trépas d'un ami,
O Narcisse, il me faut pleurer ta perte aussi,
Et tu viens usurper tous les droits de Philandre,
Réclamant de mon cœur des larmes pour ta cendre.

En frappant coup sur coup le trépas me confond,
Et dans mes maux ainsi met la division.
Qui pleurer le premier?... Ah ! pour choisir, ma peine
Ne sait où s'arrêter tant elle est incertaine.
Philandre, cher ami, tu tortures mon cœur,
Et tu devais m'offrir, ô l'affreuse rigueur !
Dans ta perte d'une autre un si triste présage,
Semblant être jaloux d'éprouver mon courage.
A l'imitation de cet oiseau fâcheux,
Sinistre augure enfin pour effrayer les yeux,
Que l'on voit prendre essor au-dessus de nos têtes,
En semblant annoncer les maux et les tempêtes ;
La mort me présageait remplissant ton tombeau,
Lorsque mon cœur saignait de ce coup si nouveau,
Un second sacrifice à sa sinistre rage.
Elle a frappé Narcisse au printemps de son âge,
Alors que cette fleur ne faisait que s'ouvrir
Aux douceurs de la vie, au pouvoir de jouir.
Mais qui peut ici-bas goûter la jouissance?...

Combien elle était belle et riche d'innocence !
Oh ! comme sa bonté, sa grâce ; l'enjouement,
La gaité de son cœur, me comblaient d'agrément !
Comme la vertu même unie à la fortune
Lui prodiguaient leurs dons de manière opportune !
Elle n'avait enfin qu'à vivre pour jouir.
Un semblable bonheur, hélas ! n'a pu servir
Qu'à plus t'aigrir, ô mort, et voilà qu'elle tombe
Tout inopinément dans le sein de la tombe.
Ainsi périt des bois le chantre gracieux,
Au moment qu'exhalant des chants mélodieux,
Il charme les échos, cadencant son ramage,
Qui cesse pour jamais d'animer le bocage,
Où l'on remarque alors, non sans quelque terreur,
D'un silence nouveau la déplorable horreur.
O ma fille, grand Dieu ! que tu laisses ton père
Dans une solitude à son bonheur contraire !
Je ne l'entendrai plus cet accent enchanteur,
Qui me remuait tant tous les fibres du cœur.
J'en crois ouïr encor le frais et doux murmure,
Et l'agitation séduisante, si pure,
Qui passe à l'instant même en mon entendement,
Y répand un chagrin mêlé d'enivrement.
Ah ! combien j'ai le cœur accablé de tristesse !
O ma fille, quand donc t'oublierai-je ?

Jeunesse,
Beauté, gaité, vertu, cœur ardent pour aimer,
Douce voix!... Que faut-il de plus pour nous charmer ?
Ma fille rayonnait de dons aussi prospères,
Tandis que j'étais, moi, le plus heureux des pères !

Qu'il s'ouvrait devant moi des jours pleins d'agrément!
De ma joie en courroux, d'attaquer promptement
Cette rose à tous yeux d'un meilleur sort si digne,
La mort, la mort au ver dévorant a fait signe
Après l'avoir frappée, hélas! lorsque soudain
Elle dut sous mes yeux perdre le souffle humain.

Quelle déception dans les biens de la vie!
Durant quelques instants notre âme en est ravie,
Puis nous en ressentons de cuisantes douleurs,
Dont il nous faut verser jusqu'à des flots de pleurs.
Nous sommes moins heureux de notre jouissance
Que la perte à nos cœurs n'en cause de souffrance.
J'entends nommer mon père avec plus de chagrin
Que jamais de bonheur il ne remplit mon sein.
En quel état j'ai vu ma chère fille! Telle
Qu'un débile arbrisseau, qu'une foudre cruelle
Est venu renverser, dans le temps que les fleurs
En brillaient à nos yeux des plus vives couleurs;
Elle me fut ravie au temps de sa jeunesse
Par la rigueur du sort, par sa fatale adresse.
En la voyant mourir, des sanglots pleins d'horreur
Me suffoquaient, hélas! me déchiraient le cœur.
Ah! pour elle jamais je n'eus tant de tendresse
Que quand j'ai craint sa mort en ma noire tristesse.
Quel cœur n'excusera mes soupirs et mes pleurs?
Méprisez le mortel honteux de ses douleurs!
La sagesse permet les pleurs au cœur sensible
Et n'en défend enfin que l'excès si nuisible.
Ayez pitié de moi, mortels que le trépas
A privés d'une fille éclatante d'appas!

Quand je vis par degrés ses beaux regards s'éteindre,
Quand je vis la langueur étonnamment s'y peindre,
Devant tous les objets sa livide pâleur
Remplacer désormais la vermeille couleur,
Qui décorait naguère encore son visage;
Quand tous en la voyant formaient un noir présage,
Quoique on ne pût pourtant se lasser de la voir,
Tendres pères, jugez avec quel désespoir,
Avecque quelle ardeur extrême et téméraire
Je l'entraînai fort loin de sa natale terre,
Où Borée à mes yeux répandait le trépas,
Et plus près du soleil la portai dans mes bras;
J'avais en ses bienfaits le cœur plein d'espérance,
Mais il voit tout languir avec indifférence,
Et m'a laissé ma fille entre mes bras mourir,
Ainsi qu'en nos jardins il laisse un lis périr.

Lis si majestueux, et vous fleurs odorantes
Émaillant nos jardins de couleurs séduisantes,
Dont un soleil prodigue en dardant ses rayons
Vient faire épanouir les mille attractions;
Vous, vivant d'ambrosie et buvant les rosées,
Dont et soirs et matins vous êtes arrosées;
Ma fille vous cueillit, belles fleurs. Vous étiez
Plus belles dans ses mains fluettes; vous portiez
A ses sens un parfum charmant comme son âme.
Fugitives qu'on aime et dont l'éclat enflamme,
O plantes qui voyez avec l'homme le jour,
Que créa l'Éternel pour parer son séjour,
Oh! combien votre sort est au sien préférable,
Vous qui n'endurez pas la peine épouvantable!

Pour pouvoir éprouver la satisfaction,
Il nous faut ressentir et trouble et passion.
Nos passions toujours à des objets fragiles
S'attachent pour un temps court et des plus futiles,
Un temps dont le chagrin est la suite souvent
Et qu'après le plaisir le mal est émouvant!
Mortel trop ignorant, dont l'esprit téméraire
Ose espérer encor le bonheur sur la terre,
Lorenzo dont la voix l'appelle à tout moment,
Que ma plume d'erreur te tire pleinement.
Sois sage à mes dépens. Sur terre, je l'atteste,
Tu ne saurais que vivre en un destin funeste.
Toujours armé d'un dard long, aigu, si tranchant,
Le plaisir nous en perce au cœur en s'enfuyant,
Et nous laisse sanglants, désolés.

Noire idée,

Ah! quitte pour jamais mon âme intimidée.
Puisqu'il n'est plus d'espoir ne me tourmente plus,
Mais, hélas! mes efforts sont vains et superflus
Et malgré moi je pense à ma fille sans cesse.
Je ne saurais en fuir l'image en ma tendresse!
L'image que l'on veut repousser loin de soi
S'irrite contre nous et, noir sujet d'effroi!
Réveille tous nos maux, contre nous les ramène
Et dans le précipice en même temps entraîne.
O ma fille, enlevée à la fleur de tes ans,
Au temps nuptial même, aux propices moments,
Où l'amour t'accordant sa faveur opportune,
Ton cœur devait jouir des dons de la fortune;
Où ton esprit, ouvert au charme du plaisir,
Du bonheur d'exister commençait à jouir;
Quand chacun te croyait au nombre des amantes
Au cœur si plein de joie et des plus séduisantes!
C'est alors que ta cendre est restée en des lieux,
Où pleurèrent sur toi des cœurs trop rigoureux,
Indignes étrangers dont l'esprit téméraire
Était même surpris de s'attendrir sur toi,
Qui n'adoras jamais le ciel à leur manière.
Mais s'ils ont pu subir un douloureux émoi,
Ils n'en étaient pas moins inhumains. La nature
Attendrissait sur toi leur âme ingrate et dure,
Tandis qu'à la rigueur ils se livraient pourtant,
Te refusant ta tombe à ton heure dernière.

Il ne voulurent pas impitoyablement
Couvrir une poussière avec une poussière.
Qui pouvais-je implorer?... Me cachant à tous yeux,
J'ai dérobé pour elle une tombe et, pieux,
J'ai fait même à sa cendre un déplorable outrage!
Fidèle à mon devoir et pourtant sans courage,
Effrayé par l'excès même de mon tourment,
Je l'ai dans ce tombeau placée en me hâtant,
Dans l'ombre de la nuit, pâle, saisi d'alarmes,
Étouffant mes sanglots et rebroussant mes larmes,
Je lui fis mes adieux à voix basse et soudain,
Redoutant contre moi l'audace du destin,
Me suis comme un coupable enfui! Trop lâche père!
Je n'ai point mis son nom sur son lit funéraire,
Et de ma chère enfant les restes oubliés
Par de vils étrangers seront foulés aux pieds.
Que mes craintes étaient honteuses, criminelles!
Comment, lorsqu'à des lois sages et solennelles

J'étais assurément par mes actes soumis,
Ai-je pu redouter de cruels ennemis?...
A la nécessité qui m'accablait, pardonne,
Comme quand tu vivais douce, indulgente et bonne!
J'étais tout indigné dans ma juste douleur,
Alors même qu'au ciel s'élevait ma prière,
J'y mêlais mon mépris pour autrui, ma colère!
Je ne pouvais pas voir sans en frémir d'horreur
Le trésor de ta cendre en cet endroit sauvage.
Je foulais sous mes pieds la terre avecque rage,
Mais souhaitais encore à tous ses habitants
La tombe refusée à tes restes touchants.

Celui qui de l'azur sur nous jeta le voile,
Qui fit au sein des airs rayonner toute étoile,
Qui donna même l'or enfin pour vêtement
A ce fécond soleil décor du firmament;
N'est-il donc pas encor ce Dieu, ce Dieu prospère,
Qui de l'humanité travaillant la poussière
Fit le plus bel objet de la création?
Dans le temps que l'on voit mourir la passion,
Que l'humanité prime et le courroux expire,
Que toute injuste haine enfin perd son empire;
O ciel! voir insulter un cadavre innocent!...

Quelle indigne conduite, hélas! dans l'âme altière
D'êtres nés de l'amour, par lui seul subsistant,
Ne goûtant qu'à s'aimer de joie et d'agrément,
Et n'ayant pour cela rien qu'un instant rapide,
Que le sort aussitôt engloutit dans le vide.
Oh! non, non, il n'est point de monstre plus cruel
Qu'un mortel insensible au malheur d'un mortel!
Combien l'homme est souvent perfide et condamnable,
Même quand il caresse et veut se rendre aimable!
S'il secourt ses pareils, l'orgueil est sur son front,
Tout jusqu'à ses bienfaits est un sujet d'affront.
Sa pitié favorable outrage l'infortune!
Qu'il doit épouvanter!... Pâlis de crainte, ô lune,
Et fuyez à ma voix, astres, avec terreur;
Fuyez, et de m'entendre épargnez-vous l'horreur!
L'homme est pour un autre homme un fléau redoutable,
Des fléaux d'ici-bas le plus épouvantable.
L'horizon se noircit à nos yeux, présageant
La tempête prochaine, inévitable. Avant
De s'abimer, les tours s'entr'ouvrent. Un tonnerre
En grondant sourdement dans le sein de la terre,
Nous effraie et nous fait attendre des volcans
L'explosion soudaine aux éclats fulminants.
Alors, le sol tremblant avertit qu'il dévore,
Et la fumée ondoie en effrayant encore;
Mais quand du cœur humain la foudre brûle et part,
Cette foudre ne tonne et ne luit nulle part,
Si ce n'est au moment de consumer! Sans cesse
Le mortel cache avec une honteuse adresse
Son poignard aiguisé, sa fatale vigueur,
Pour mieux de sa victime en transpercer le cœur!...
Est-ce que j'exagère? Oh! non. A Dieu ne plaise!
Lui qui lit dans l'esprit humain tout à son aise,
En a voilé pourtant, fait noble, fait heureux!
A tout homme ici-bas le spectacle honteux.

Trouve-t-on que mon cœur ait eu trop de colère?
Quel mortel peut rester froid, d'un calme exemplaire,

Alors qu'avec horreur il souffre en ses amis?
Le vertueux Philandre avait des ennemis!
O honte, hélas! son cœur a connu l'amertume
De ces tourments par là dont la rigueur consume!
Je souffrais de ces maux accablant sa vertu.
Narcisse, noir chagrin pour mon cœur abattu,
Tous mes anciens tourments s'éteignent dans ta perte.
Que mon âme est par elle à plus de peine ouverte!
J'ai le cœur déchiré de maux aussi nombreux
Que j'ai vu m'assaillir de traits si rigoureux.
Il semble que de toi fit choix un sort contraire
Pour me rendre une mort plus triste et plus amère.
Narcisse, en ce moment si tu m'entends toujours,
Ah! pense avecque moi, pense à tes derniers jours.
Remémore-toi bien les choses opportunes,
Qui distinguaient enfin ta mort des morts communes;
Toutes sont à mon cœur présentes constamment?
J'en suis de plus en plus déchiré de tourment!
Hélas! quelle vertu sous ma peine accablante,
Ne succomberait pas, ne serait inconstante,
Et je ne puis pourtant faire le moindre effort,
Étant navré de maux plus cruels que la mort,
Qui m'obsédant toujours surmontent mon courage;
Et des larmes sans cesse inondent mon visage.
Dans mes sens nul penser, nulle réflexion,
Qui n'y redouble encor ma juste affliction!
Ah! plus si justement je pleure en abondance,
Et plus il me faut voir augmenter ma souffrance!
Non, cent fois non; mon cœur ne peut assez pleurer
Sur une perte aussi faite pour déchirer.
Je veux à l'Univers communiquer ma peine,
Faire pleurer sur toi toute la race humaine.
Ma Narcisse, partout où ton nom parviendra,
Où par la renommée âme le connaîtra,
Où mes vers rediront un trépas si pénible,
Tu feras soupirer le cœur juste et sensible.
Le mortel jeune et dans la fougue du plaisir,
Suspendra son bonheur, se laissant attendrir,
Il ira tout rêveur, avec mélancolie,
Au milieu des tombeaux méditer sur ta vie.

E. YOUNG.

LE LOUP

FABLE

Maître loup dans les champs s'animait au carnage,
Cruel comme est toujours cet animal sauvage,
Et courant, haletant, au milieu d'un troupeau,
Le maudit des moutons emportait le plus beau.
C'était un soir d'automne et d'une nuit obscure,
Les voiles s'étendaient sur toute la nature.
O chance inespérée! en ces sombres moments
Bergers et chiens tout dort en de longs ronflements.
Le loup ivre de sang ignore toute crainte,
Et semble en défier la plus légère atteinte!...

Un bruit comme un tonnerre en les airs retentit!
Le loup infortuné sur ses pattes faiblit.
Il croit incontinent le temps venu qu'il meure.
Qu'il regrette le fond de son antre! Sur l'heure

Par un coup de fusil voilà qu'il est atteint !...
De son sang répandu sa peau vite se teint.
Il se repent alors, l'œil terne dans les larmes,
Tandis qu'un prompt trépas succède à tant d'alarmes.
C'est son rôle de mort !... Mais du mal qu'il a fait
Quel désespoir de voir le désastreux effet !

Va-t-il faire le mal, un homme est dans la joie
Et son âme égarée en sa douceur se noie ;
Mais souvent au retour, souvent comme ce loup,
Il gémit du malheur de plus d'un vilain coup.

LA BONTÉ

Bonté, divin moteur, dont la création
Et de reconnaissance et d'admiration
Inonde tout notre âme envers l'Être suprême ;
Si je rouvre l'histoire, eh bien ! à l'instant même
Le récit de hauts faits se déroule à mes yeux.
C'est ton ouvrage, dis-je ! Au doux gré de mes vœux
J'admire ton pouvoir et ma raison s'éclaire.
Alors que du Très-Haut s'exerce la colère,
Dans nos divisions, dans nos jours de complots,
Tu brilles comme un phare aux yeux des matelots
Quand l'orage mugit, menace leur navire.
Saint Louis, de bonté modèle qu'on admire,
Quand d'autres écoutaient maint accent suborneur,
Noble esprit, si sensible à la voix de l'honneur,
Si célèbre à l'envi d'un grand homme d'Attique,
Tu rendais la justice au pied d'un chêne antique,
Ou pensant ou faisant avec perfection
Pratiquais, pour maxime à toute nation !
Cultiver la bonté, c'est un devoir pour l'âme,
Tant que par le Très-Haut sur terre elle s'enflamme.

L'HONNEUR

Honneur, fils de l'orgueil, toi qu'on cherche en ce monde,
Animé d'une ardeur assidue et profonde ;
Toi qui rends si jaloux les débiles mortels,
Tu mérites parfois d'obtenir des autels.

Tu ranimes en nous le plus faible courage ;
Tu bannis loin de nous le mépris et l'outrage,
Et tu remplis nos cœurs de satisfaction,
Prouvant d'autrui pour nous la bonne opinion.

Tu n'es parfois qu'un sot, qu'un ridicule hommage,
Et qu'un présent effet d'une grossière erreur,

Qu'admirent des humains ignorants. C'est dommage
Et l'irritation m'en agite le cœur !

Dieu sait ce que de toi plus d'un sceptique pense,
Ce que d'autres encore ont d'humeur contre toi.
Que de pensers sur toi connus sans réticence
Étonneraient, mettraient notre esprit en émoi.

Boileau, ce grand auteur célèbre en la satire,
Exerça contre toi son talent à médire.
Il osa te traiter de lâche suborneur,
Et faisant ta satire, il s'est couvert d'honneur.

Que peut-on dire après cet homme de génie
Qui ne doive pâlir en regard de ses vers ?
Je laisse ses écrits réformer l'univers,
Et de le censurer je n'ai point la manie.

Je termine en disant que quel que soit l'honneur,
Il vaut mieux qu'il existe encor digne de blâme,
Que d'être hors du monde où sans lui la rigueur
N'en sévirait que moins contre tout homme infâme.

LE PORTRAIT

FABLE

En face d'un portrait pour mieux le mépriser
Un vilain animal, si prompt à tout oser,
Jugeait, examinait toute cette peinture.
Il en blâmait tout haut la forme et la figure.
Plus rien de bien pour lui dans un semblable aspect !...
Il avait commencé d'enfreindre tout respect.
Oh ! comment s'arrêter ensuite en fantaisies,
Qu'on pourrait supposer l'effet de frénésies ?...
De regards fulminants il dardait le flambeau
Avec un air malin, avec un air nouveau,
Tournant vers le passant un œil rempli d'alarmes,
Où l'on aurait pu voir rouler de grosses larmes ;
Puis, devant le portrait, d'un ton bourru, méchant,
Il témoignait après son mécontentement.
Il eût bien désiré pour jamais le détruire :
Ce portrait était beau ; mais lui, quelle laideur
Sur laquelle il était incapable d'erreur !...
Détruire le portrait, c'eût été là se nuire !...
Il pouvait arriver qu'un acte aussi vilain,
Indignant un passant, en fût puni soudain.

L'animal est jaloux ; l'homme l'est sans mesure :
La chose est positive ou du moins on l'assure.
De grâce, ami lecteur, n'allez pas rire ici :
Nous n'avons nul dessein d'outrer notre récit.

Chez PLATAUT et ROY, 15, rue du Croissant.